

sa le sabre de Robert et, en plaçant la poignée presque de vive force dans la main du blessé :

— Lieutenant Robert lui dit-il, je vous connais, vous êtes la bravoure même, et il faut qu'il se soit passé quelque chose de bien étrange pour expliquer ce dont j'ai le malheur d'être le témoin. Je vous en supplie, pour l'uniforme que vous portez, pour votre honneur d'officier, ne refusez pas davantage de vous défendre, quoi qu'il puisse en résulter. Je suis resté ici parce que les devoirs de ma profession m'y obligeaient ; mais c'est pour assister à un duel et non pas à une bouclerie.

— C'est juste cela, grommela Sauvageol, et je n'aurais pas mieux dit. Seulement, dépêchons ! Le colonel, averti par ces messieurs, est capable d'arriver au galop et de nous flanquer au clou tous les quatre, ah ! mais lestement.

— Qu'est-ce que cela me fait ? riposta Chalandray, parvenu à cet état d'exaltation où les instincts sauvages de notre nature étouffent à la fois le sentiment et la raison, tu vois bien que j'attends le bon plaisir de M. Robert.

— Excusez-moi, monsieur, reprit tranquillement ce dernier, puisque vous le voulez, puisque votre témoin et le docteur lui-même sont de cet avis, et bien ! j'y consens ; mais auparavant, aidez-moi, je vous prie, docteur, à retirer ce mouchoir qui enveloppe ma main, ce mouchoir qui me brûle.

— Mais, malheureux, répondit le chirurgien, votre sang va couler ; vous êtes déjà très-faible, et vous n'aurez plus assez de force pour manier votre sabre.

— Que m'importe ! il le faut ! il le faut ! ce mouchoir ne m'appartient pas, et je reconnais que j'ai eu tort de m'en servir.

— Ah ! Il le reconnaît ! dit Sauvageol ; ce n'est pas malheureux ! Tu entends, Chalandray ? Il le reconnaît. Sois magnanime, sois bon comme toujours, et allons déjeuner.

— Non, pardieu pas ! reprit Chalandray dont l'irritation, en dépit des efforts qu'il faisait pour garder encore certaines convenances, était à son comble ; tu m'ennuies, toi ! Il fallait t'en aller avec les autres.

Sur ces entrefaites, le mouchoir qui enveloppait la main du lieutenant Robert avait été enlevé par le chirurgien qui y avait substitué lestement un simple bandage. Un sourire à peine perceptible apparut alors sur les lèvres décolorées du jeune officier, qui s'écria en même temps :

— Monsieur de Chalandray, me voici à vos ordres ; pardon de vous avoir fait attendre.

Bien que le changement complet d'attitude et les dernières paroles de Robert fussent de nature à calmer la colère, au fond très-légitime, qui s'était emparée du lieutenant Maurice de Chalandray, en retrouvant le mouchoir de sa sœur à l'état de trophée sur la main de son adversaire, le bouillant officier était loin de se posséder encore ; aussi, il s'élança avec une impétuosité singulière contre son antagoniste. Celui-ci se contentait manifestement de rompre en parant les coups, sans chercher à les rendre ni à profiter des avantages que lui faisait l'aveugle acharnement de Maurice.

Le chirurgien, demeuré avec Sauvageol seul témoin de ce duel, en était à la fois surpris et attristé. L'un et l'autre ne pouvaient s'empêcher d'ailleurs de constater que Robert s'affaiblissait visiblement, et que bientôt il n'aurait plus même la force de tenir son sabre. En effet, dans cette lutte inégale, il eut le malheur de faire un faux pas : Maurice aussitôt fondit sur lui avec la rapidité de l'éclair, et lui enfouça son sabre dans le flanc droit, entre les côtes et la hanche. Robert poussa un cri perçant et tomba tout de son long sur le sol.

— Ouf ! s'écria Sauvageol en serrant la main de Maurice, déjà presque épouvanté de sa victoire et en attachant sur le chirurgien un regard interrogatif, je crois qu'en voilà un qui ne prendra plus de croix ni de mouchoir à personne. Qu'en dites-vous, docteur ?

Le chirurgien s'accroupit, muet et consterné, auprès du blessé et, après un examen rapide, il laissa tomber de ses lèvres cet oracle quelque peu pyrrhonien, comme le sont généralement tous les oracles d'Épidaure :

— Il n'est pas mort encore ; mais il aura de la chance s'il en réchappe.

— Voilà, reprit Sauvageol, un gaillard qui entend son métier, qu'en dis-tu, mon bon Chalandray ? Il ne veut pas se compromettre. Allons ! rien ne nous empêche plus à présent d'aller déjeuner. Le rata nous attend, et quand je suis témoin dans un duel, je prends double ration d'absinthe. Aussi j'ai l'estomac d'un creux ! Ah ! bezez, bezez.

VIII

LA CHAMBRE DES MORTS

Robert, par les soins du chirurgien aide-major et de son adversaire lui-même, fut placé sur une civière, et on le rapporta cette fois non pas dans son domicile, mais à l'hôpital militaire d'Alger. Quand à Sauvageol, assez rudement malmené par son bon ami Chalandray pour l'aveugle partialité et les brutales et naïves préoccupations gastronomiques dont il venait de faire preuve dans toute cette affaire, il était parti tout seul, l'oreille basse, pour aller déjeuner.

Le blessé fut installé dans une chambre d'officier, appelée vulgairement *la chambre des morts*, parce qu'on y transportait d'ordinaire ceux qui se trouvaient dans une situation désespérée, et qu'il devenait par conséquence nécessaire d'isoler complètement, tant pour les soins particuliers à leur donner que dans la pensée d'éviter aux autres malades un spectacle de nature à exercer une fâcheuse impression sur leur esprit.

Dévoré par une fièvre ardente, en proie à un délire incessant, Robert demeura plusieurs jours entre la vie et la mort. Il ne présentait d'ailleurs, en égard à sa constitution affaiblie par de récentes blessures, aucune des conditions voulues pour une de ces réactions salutaires que le médecin attend bien plutôt de la nature elle-même que des ressources de son art. Aussi, le mal empirant, l'aumônier de l'hôpital fut appelé pour administrer au moribond les derniers sacrements. Plusieurs officiers du régiment se firent un devoir d'assister à cette imposante cérémonie.

Indépendamment de l'espace de regain que l'on peut constater dans les sentiments religieux de l'armée, pendant la période des campagnes de guerre, la bravoure incontestable dont Robert avait fait preuve dans diverses circonstances ; l'étrangeté même de son attitude vis-à-vis de son adversaire dans les phases si diverses du duel aux suites duquel il semblait de voir succomber, sa jeunesse et le mystère même qui planait à la fois sur sa naissance et sur toute sa personne, étaient autant de considérations de nature à impressionner même les plus indifférents.

Le moribond, couché dans son lit comme une masse inerte, ne recouvra pas un seul instant sa connaissance pendant tout le temps que dura la cérémonie. On n'entendait, à part les paroles du prêtre, que le râle sourd, pénible, effrayant qui s'échappait de la poitrine de l'agonisant. Le maréchal des logis Bouginier, agenouillé dans un coin de la chambre, avait peine à étouffer ses sanglots, et de grosses larmes tombaient silencieusement sur sa moustache grise.

C'était le soir, la porte de la chambre était restée entr'ouverte, à cause de la grande chaleur, et un certain nombre de personnes étrangères, groupées dans le corridor extérieur, s'étaient également agenouillées pendant que le prêtre, muni de la fiole contenant l'huile consacrée, procédait à l'onction symbolique destinée à raviver les forces de l'athlète dans son suprême combat, ou plutôt dans son suprême voyage.

Parmi ces dernières personnes, on pouvait distinguer dans la pénombre du corridor, vaguement éclairée par la lueur fauve et lointaine d'un quinquet placé à l'extrémité de ce corridor, une forme féminine dissimulée dans les plis d'une mante de couleur sombre et la tête couverte d'une capote noire, sur le devant de laquelle était rabattu un épais voile de dentelle, cachant entièrement le visage.

Quelle était cette femme que nul ne semblait connaître ?